



CULTURE

LIVRES

Des chefs-d'œuvre maudits enfin célébrés

Victimes de la censure ou de malchance, trop en avance sur leur époque, de grands livres furent parfois voués au silence. Justice est rendue à certains qui ressortent aujourd'hui.

PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD

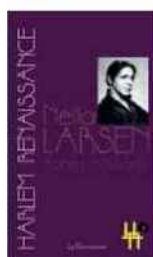
Son nom serait sans doute encore perdu dans les limbes de l'oubli si les éditions de la Cheminante n'avaient pas décidé de traduire pour la première fois dans l'Hexagone son texte majeur, *Sables mouvants*. Métisse née d'un père antillais et d'une mère danoise aux Etats-Unis en 1891, première femme noire à recevoir une bourse d'études du Guggenheim, figure remarquée du mouvement Harlem Renaissance, Nella Larsen écrit ce premier roman largement autobiographique en 1928. Il est remarquable. Outre un style naturaliste maîtrisé à l'extrême, une structure romanesque singulière et des personnages à la psychologie taillée au scalpel, quelle modernité quand on lit ce texte à l'aune du temps présent ! A travers le personnage principal d'Helga Crane et ses errances entre l'Amérique et l'Europe (Copenhague), Nella Larsen affirme des « choix antiassimilationnistes », pour reprendre les mots de sa traductrice, Florence Canicave, courageux, douloureux. Refusant de se laisser emprisonner dans les carcans raciaux, « elle est perpétuellement sacrifiée sur l'autel de la ligne de couleur », selon son biographe, George Hutchinson : trop blanche pour les Noirs, trop noire pour les Blancs. Rongée par ce métissage si complexe à assumer, son héroïne

tente de noyer sa détresse dans le pentecôtisme et la dévotion religieuse. En vain. Illusoire exutoire.

Avec *Sables mouvants*, et presque un siècle d'avance, Nella Larsen pose déjà les jalons de la question identitaire qui taraude aujourd'hui nos sociétés européennes, inéluctablement vouées au métissage. Afropéenne avant l'heure. Elle publie en 1929 un second roman, puis une nouvelle, l'année suivante, qui fera l'objet d'une accusation de plagiat. Sa carrière s'arrête alors brutalement. Elle meurt à New York en 1964.

BOMBES LITTÉRAIRES

Neuf ans plus tard, dans cette même ville, disparaît Marie Vieux-Chauvet, elle aussi métisse, elle aussi immense écrivain, issue de la grande bourgeoisie mulâtre haïtienne. Elle a 55 ans, on la dit détruite par le drame qui l'a touchée cinq ans auparavant et contrainte à l'exil. En 1968, sort son roman *Amour, Colère et Folie* aux éditions Gallimard, un triptyque réunissant trois récits distincts où l'écrivain dresse un tableau sans pitié de la dictature duvaliériste qui sévit alors en Haïti : sa violence, ses rouages, son inéluctable pouvoir d'anéantissement. Un livre puissant, bâti sur le double registre du réalisme et du symbolisme, unanimement reconnu par la critique comme un





Sables mouvants, de Nella Larsen, éditions de la Cheminante 216 p., 20 €.

Amour, Colère et Folie de Marie Vieux-Chauvet, Zulma, 512 p., 11,20 €.

Les mille et une bibles du sexe, de Yambo Ouologuem, éd. Vents d'ailleurs, 272 p., 24 €.

L'Ancêtre en Solitude, de Simone et André Schwarz-Bart, Seuil, 240 p., 18 €.



chef-d'œuvre, mais un livre mort-né, car il dérange et déclenche la fureur de François Duvalier. L'audace de Marie Vieux-Chauvet n'est pas tant de dénoncer la dictature que de désigner l'élite complice de ce despotisme. « Elle attaque la bourgeoisie haïtienne non pas pour dire que les pauvres sont magnifiques, souligne l'écrivain Sami Tchak, fervent défenseur de l'œuvre. Elle montre les travers de toutes les couches sociales haïtiennes, les riches, les mendiants, les Noirs, les mulâtres, elle n'épargne personne. »

Pour préserver la famille de Marie Vieux-Chauvet menacée de mort, son mari rachète le stock d'exemplaires imprimés et les fait disparaître des librairies de Port-au-Prince, Gallimard en stoppe la diffusion, la romancière quitte Haïti, le livre disparaît de la circulation. Quelques éditions pirates, puis autorisées mais confidentielles voient le jour à la chute du duvaliérisme. Mais il faut attendre 2015 pour que Laure Leroy, directrice des éditions Zulma, réédite cette bombe littéraire et

redonne vie à ce « texte crépitant d'intelligence, précis et violent », comme le qualifie l'académicien Dany Laferrière dans sa postface.

CONTRE LES ÉLITES

En 1968, au cours de cette même rentrée littéraire parisienne qui voit sortir *Amour, Colère et Folie*, paraît un autre chef-d'œuvre, lui aussi porteur de tragédie, *Le Devoir de violence*, de Yambo Ouologuem, aux éditions du Seuil. Jeune écrivain malien brillant issu d'une famille aristocratique, étudiant à Henri-IV puis à l'École normale supérieure, docteur en sociologie, finaliste du prix Goncourt, il remporte à 28 ans le prix Renaudot. Mais aussi un lot de problèmes. Alors que les auteurs de

« Pour une fois, un Africain observe une société par les mœurs de ses puissants. On a un renversement du regard ethnologique. »

la négritude (Césaire, Senghor) ont réhabilité le Noir nié par le Blanc, alors que la critique postcoloniale bat son plein (Mongo Beti), Yambo Ouologuem, lui, dénonce dans ce roman devenu culte les élites africaines qui ont mis en place la traite négrière avec les Arabes avant les Blancs. Rejeté, il est considéré par ses pairs comme un traître. Peu de temps après, le voilà accusé d'avoir plagié Graham Greene (accusation aujourd'hui levée par tous les spécialistes). Le Seuil arrête la vente et l'impression du livre. L'auteur blessé publie l'année suivante *Lettres à la*

France nègre, en réponse à la polémique, et trois autres romans, aux éditions du Dauphin, puis il cesse toute activité littéraire, se réfugiant dans la religion, chez lui, au pays dogon, où il vit encore à ce jour. Et voilà qu'à l'initiative de Jean-Pierre Orban, écrivain et directeur de collection aux éditions Vents d'ailleurs, paraissent aujourd'hui *Les mille et une bibles du sexe*, de Yambo Ouologuem, un texte fou, grandiose, telurique par son écriture et l'audace du sujet, qui fait siens les codes d'écriture européens. « *Ouologuem est un anti-Senghor*, assure Jean-Pierre Orban, également préfacier de cet ouvrage. *Senghor flatte la langue, lui la maîtrise, la rend sujet de lui.* » Passé inaperçu quand il sort en 1969 (il fait partie des ouvrages publiés aux éditions du Dauphin) sous le pseudonyme d'Utto Rodolph, ce livre, qui s'inscrit dans le registre de la littérature érotique classique, dans la lignée d'un George Bataille ou d'un Sade, dépeint sans vergogne la société bourgeoise libertine française. De la manière la plus crue et la plus raffinée qui soit. « *Pour une fois*, observe Sami Tchak, également préfacier de ce recueil, *un Africain observe une société par les mœurs de ses puissants, du dedans mais en s'effaçant complètement. On a un renversement du regard ethnologique.* »

Enfin, on ne saurait conclure ce panorama sans citer *L'Ancêtre en Solitude*, tiré d'un manuscrit inachevé d'André Schwarz-Bart, l'auteur du *Dernier des justes*. Avec sa femme, Simone, ils imaginent à quatre mains un cycle romanesque retraçant l'histoire antillaise, amorcé avec la parution en 1972 de *la Mulâtresse Solitude*, dans lequel devait s'inscrire ce deuxième livre. Vilipendé par les critiques, accusé d'usurper l'écriture de son épouse, l'écrivain renonce au projet. Il meurt en 2006. En reprenant ses carnets, Simone Schwarz-Bart donne vie à ce magnifique récit près de cinquante ans après sa conception. Il vient de remporter le prix Littérature-Monde au festival de Saint-Malo. Il était temps. ■



yves le roux / gamma

YAMBO OUOLOGUEM